



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

Europe - Amérique latine : les écrivains vagabonds / Philippe Ollé-aprune
éd. la Différence, 2014
cote : 59.721

L'Académie des sciences d'outre-mer me charge de la critique périodique des livres imprimés en français qui traitent de sujets latino-américains. Parmi les dernières œuvres qui m'ont été remises, l'apport de Philippe Ollé-Laprune - actuel directeur de la publication *Líneas de fuga* au Mexique - a retenu mon attention.

En effet, sous le titre original de *Europe-Amérique latine : les écrivains vagabonds* (Éditions de la Différence 2014 – 187 pages), l'auteur recense les écrivains qui ont émigré d'un côté à l'autre de l'Atlantique pour diverses raisons, mais avec un dénominateur commun : échapper à ses propres réalités, à la recherche du paradis perdu. Parmi eux figurent Rubén Darío, Octavio Paz, Miguel Ángel Asturias, Luis Cardoza y Aragón, Alejandro Carpentier, Ernesto Sábato, Jorge Luis Borges, Gabriel García Márquez, Julio Cortázar, Julio Ramón Ribeyro, Severo Sarduy, Manuel Puig, Fernando Vallejo, Juan Gelman, Juan Carlos Onetti, Roberto Bolaño, César Moro, César Vallejo, Eduardo Galeano, Pablo Neruda, Gonzalo Rojas, Guillermo Cabrera Infante, D.H. Lawrence, Stefan Zweig, Georges Bernanos, Antonin Artaud, Malcolm Lowry, Witold Gombrowicz, Roger Caillois, Henri Michaux..... et oui, beaucoup de points de suspension puisque sont restés dans l'encrier d'autres travailleurs de la plume, omis tels que Jorge Edwards, Augusto Céspedes, Edmundo Camargo, Mario Vargas Llosa, Jorge Azis, Romain Gary, Augusto Roa Bastos, Rubén Barreiro Saguier, qui ont aussi voyagé entre les deux rives.

Ollé-Laprune, dans son essai, constate qu'à la fin du XIX^e siècle et pendant tout le XX^e siècle, les échanges constants ont fait naître des œuvres majeures, fruit de cet enrichissement mutuel.

De fait, l'impatience de voir le monde, principalement l'Europe et particulièrement Paris, a incité plusieurs auteurs latinos devenus célèbres, à se procurer des postes diplomatiques, comme ce fut le cas pour Rubén Darío, Pablo Neruda, Augusto Céspedes, Julio Ramón Ribeyro, Rubén Barreiro Saguier, pour n'en citer que quelques-uns. D'autres, ont invoqué des raisons politiques pour s'exiler et beaucoup ont violemment été chassés par les dictatures en place.



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

Aucune de ces raisons ne les exempte de croire que vagabonder dans des terres inconnues leur promet « une dose de liberté ou une illusion de liberté qui exalte les valeurs qu'ils interprètent ». Pour Ollé-Laprune, la comparaison entre l'Europe et l'Amérique latine est emblématique, « tant les deux territoires s'inscrivent dans une logique historique ressemblance-différence. L'un paraît être la caricature de l'autre ».

Étudiant plusieurs auteurs, le narrateur estime que « la contemplation mène l'Européen à des dimensions insolites qui le transportent vers des temps mythiques. À l'inverse, son analogue, natif de ces terres, voit dans les paysages européens la marque de la civilisation à laquelle il aspire secrètement... comme Cortázar et Ribeyro à Paris, Cabrera Infante à Londres ou Onetti à Madrid ». Sur la rive d'en face, Graham Greene découvre le Mexique et le Polonais Witold Gombrowicz qui fuit la Grande Guerre se réfugie à Buenos Aires, où il produit et se fond dans l'environnement argentin.

Pour consolider ses conclusions en s'appuyant sur des études de cas, Ollé-Laprune s'attarde avec aisance sur certains élus tels que Malcolm Lowry dans son périple mexicain, et, dans le chapitre « Navigant dans un verre », il analyse la vie et l'œuvre du fuyant Julio Ramón Ribeyro, duquel il a été l'interlocuteur quand celui-ci occupait le poste de délégué du Pérou à l'UNESCO. C'était l'époque à laquelle les gouvernements latino-américains désignaient comme représentants d'illustres hommes de lettres. Parmi eux, j'ai entretenu l'amitié de Jorge Edwards, de l'Argentin Jorge Azis, du cinéaste cubain Alfredo Guevara, du Paraguayen Rubén Barreiro Saguier et, *last but not least* du prodigieux Augusto Céspedes (surnommé « El Chueco »²), dont l'humour acerbe déstabilisait ses homologues et mettait en colère les pions de la bureaucratie unesquine³, ancrés dans leur médiocre appareil. Plusieurs années auparavant, les nobles Pablo Neruda et Miguel Ángel Asturias sont également passés par ces fonctions. De jeunes expatriés tels que Julio Cortázar et Mario Vargas Llosa gagnaient également leur vie en effectuant de modestes travaux de traduction.

Parmi toutes les excursions de ces notables nomades, ressort l'analogie qui se fait des deux César péruviens contemporains, dont l'œuvre est entrée dans la postérité : César Moro et César Vallejo. Tous deux émigrent parce qu'ils perçoivent dans leur pays « un immense sentiment de distance avec la réalité ». Le premier, plus jeune (1903) s'auto-invente, en commençant d'abord par changer officiellement son vrai nom d'Alfredo Quispez (ou Quispe ?) Asín à César Moro, alias qu'il adopte légalement. De plutôt bonne famille, il se consacre à la peinture et à la danse, apprenant en même temps le français qui le captive. Il décide bientôt, à 22 ans, de naviguer jusqu'en France où il expose ses toiles qui ne se vendent pas et qu'ils l'obligent à aller d'hôtel en hôtel en laissant des factures impayées. Il réussit à s'asseoir à la table des cafés où apparaissent des surréalistes connus tels que Paul Éluard ou André Breton. Étranger à la promotion de son œuvre poétique, celle-ci ne sera reconnue qu'après sa mort, pour sa thématique obsessionnelle de l'amour, peut-être pour dissimuler son homosexualité. La grande prouesse de Moro est sa parfaite immersion dans la langue française, qu'il s'est appropriée comme la sienne et dans laquelle il écrit ses poèmes, avec élégance et maîtrise : L'amour dédicace à l'amour / Les jours sans pluie...

² « Le Tordu »

³ Unesquine : de l'UNESCO



Académie des sciences d'outre-mer

Moro, s'inscrit dans la courte liste des écrivains tels que Nabokov, Conrad ou Brodsky qui ont atteint la célébrité en écrivant parfaitement dans une langue étrangère. Victime d'une leucémie incurable, Moro meurt à Lima, en 1956.

L'autre César, le grand César Vallejo (1892), comme lui-même le dit, est né un jour où Dieu était malade. Provincial et pauvre, il expérimente très jeune, 112 jours de prison pour troubles de l'ordre public, ce qui marque son élan de solidarité avec ceux d'en bas. Militant communiste, il se rend trois fois en Union soviétique et se lance dans une défense frontale du côté de la République espagnole, dont il raconte l'issue tragique dans son classique *España, aparta de mi este este caliz*⁴. Contrairement à Moro, Vallejo devient rapidement célèbre lorsqu'il publie à 27 ans *Los Heraldos negros*⁵ et à 30 ans, *Trilce*.

Les deux César habitent Paris à la même période, mais ne se croisent pas parce que chacun suit un chemin de vie différent et, à mon avis, ils traînent jusqu'à la capitale française, les brèches sociales qui existaient au Pérou d'antan. Comme Moro, Vallejo chante la pluie.

*Me moriré en Paris, con aguacero/ un día del cual tengo ya el recuerdo/
Me moriré en Paris – y no me corro-/tal vez un jueves, como es hoy, de otoño...*

Vallejo mourut dans la clinique du boulevard Arago, sous la pluie du Vendredi Saint 24 mars 1938. Ses restes reposent au cimetière du Montparnasse, sous un épitaphe qui dit : « He nevado tanto, para que duermas »⁶, souvenir de sa veuve Georgette, qui, après sa mort, a compilé avec l'aide d'André Coyné son œuvre poétique qui le catapulte comme la référence la plus haute de la poésie latino-américaine du siècle passé.

Comme l'on peut noter, l'échange non prévu d'exils des deux côtés de l'Atlantique, provoque « la fascination mutuelle qui s'alimente d'échos et de discordances », mais qui met en évidence le solde positif qui se reflète dans les œuvres majeures fabriquées par ces vagabonds pour les paradis imaginaires que les uns trouvent en Europe et les autres en Amérique latine.

Carlos-Antonio Carrasco

La *Academia de Ciencias de Ultramar* de Francia me encarga la crítica periódica de los libros impresos en francés sobre temas latinoamericanos. Entre las últimas obras entregadas, ha llamado mi atención un aporte de *Philippe Ollé-Laprune*, actual director de la publicación *Líneas de fuga*, en México.

⁴ *Espagne, éloigne de moi ce calice*

⁵ *Les Messagers noirs*

⁶ « J'ai tant neigé pour que tu dormes »



Académie des sciences d'outre-mer

En efecto, bajo el título original de *Europe-Amerique latine : les écrivains vagabonds* (Editions de la Difference, 2014 - 187 páginas) el autor registra a los literatos que de uno a otro costado del Atlántico han migrado por diversos motivos, pero con un común denominador: escapar de sus propias realidades, en busca del paraíso perdido. Entre ellos figuran Rubén Darío, Octavio Paz, Miguel Ángel Asturias, Luis Cardoza y Aragón, Alejandro Carpentier, Ernesto Sábato, Jorge Luis Borges, Gabriel García Márquez, Julio Cortázar, Julio Ramón Ribeyro, Severo Sarduy, Manuel Puig, Fernando Vallejo, Juan Gelman, Juan Carlos Onetti, Roberto Bolaño, Cesar Moro, César Vallejo, Eduardo Galeano, Pablo Neruda, Gonzalo Rojas, Guillermo Cabrera Infante, D.H. Lawrence, Stefan Zweig, Georges Bernanos, Antonin Artaud, Malcom Lowry, Witold Gombrowicz, Roger Caillois, Henri Michaux.....y si, muchos puntos suspensivos porque han quedado en el tintero otros trabajadores de la pluma omitidos como Jorge Edwards, Augusto Céspedes, Edmundo Camargo, Mario Vargas Llosa, Jorge Azis , Romain Gary, Augusto Roa Bastos, Rubén Barreiro Saguier, quienes también se trasplantaron entre las dos riberas.

Olle-Laprune, en su ensayo, constata que a fines del Siglo XIX y durante todo el Siglo XX, los intercambios constantes dieron origen a obras mayores, fruto de ese mutuo enriquecimiento.

En verdad, la impaciencia por ver el mundo, principalmente Europa y particularmente Paris, impulsó a varios escritores latinos que alcanzaron fama, a procurarse cargos diplomáticos, como es el caso de Rubén Darío, Pablo Neruda, Augusto Céspedes, Julio Ramón Ribeyro, Rubén Barreiro Saguier, para citar a algunos. Los más, invocaron razones políticas para auto exiliarse y muchos fueron acremente desterrados por las dictaduras de turno.

Ninguna de esas razones los exime de creer que el vagar por tierras ignotas les promete “ una dosis de libertad o una ilusión de libertad que exalta los valores que interpretan ”. Para *Ollé-Laprune*, la comparación entre Europa y América Latina, es emblemática, “ en tanto los dos territorios se inscriben en una lógica histórica de semejanza-desemejanza. Una parece ser la caricatura de la otra ”.

Estudiando a varios autores, el narrador estima que “ la contemplación lleva al europeo a dimensiones inusitadas que le transportan a tiempos míticos. A la inversa, su análogo, oriundo de esas tierras, ve en los paisajes europeos la marca de la civilización a la que aspira sordamente...como Cortázar y Ribeyro en Paris, Cabrera Infante en Londres u Onetti en Madrid ” Desde la ribera de enfrente, Graham Greene descubre México y el polaco Witold Gombrowicz que huye de la gran guerra hasta Buenos Aires, se queda allí donde produce y se mimetiza en el medio argentino.

Como estudios de caso, para consolidar sus conclusiones, *Ollé- Laprune*, se detiene con mayor holgura, sobre ciertos elegidos como Malcom Lowry en su periplo mexicano, y, bajo el capítulo “ Navegando en un vaso ” analiza la vida y la obra de escurridizo Julio Ramón Ribeyro, de quien fui interlocutor cuando aquel se desempeñaba como delegado del Perú ante la UNESCO. Era la época en que los gobiernos latinoamericanos designaban como sus representantes a ilustres hombres de letras. Entre ellos, cultivé la amistad de Jorge



Académie des sciences d'outre-mer

Edwards, del argentino Jorge Azis, del cineasta cubano Alfredo Guevara, del paraguayo Rubén Barreiro Saguier, y « last but not least » del portentoso Augusto Céspedes (*el Chueco*), cuyo humor amargo desestabilizaba a sus homólogos y encolerizaba a los peones de la burocracia unesquiana, enfundados en su mediocre solemnidad. Años antes pasaron por esas funciones los nobeles Pablo Neruda y Miguel Ángel Asturias. También en modestas tareas de traducción, ganaban sus moneditas vitales, jóvenes expatriados como Julio Cortázar o Mario Vargas Llosa.

Entre todas las excursiones de esos notables trashumantes, sobresale la analogía que se hace de los dos césares peruanos contemporáneos, cuya obra trascendió a la posteridad: César Moro y César Vallejo. Ambos emigran porque perciben en su país “un inmenso sentimiento de distancia con la realidad”. El primero, más joven (1903) se inventa a sí mismo, comenzando por cambiarse oficialmente su verdadero nombre de *Alfredo Quispez* (*o Quispe ?*) *Asín* a César Moro, apodo que adopta legalmente. De familia relativamente acomodada, se dedica a la pintura y a la danza, estudiando al mismo tiempo la lengua francesa que lo cautiva. Pronto decide, a sus 22 años, navegar hasta Francia donde expone sus telas que no se venden y lo obligan a moverse de hotel en hotel dejando cuentas impagas. Logra sentarse en la mesa de los cafés en se asoman surrealistas conocidos como Paul Eluard o André Breton. Ajeno a la promoción de su obra poética, ésta no será reconocida si no después de su muerte, por su temática obsesiva del amor, acaso para esconder su homosexualidad. La gran hazaña de Moro, es su perfecta inmersión en la lengua gala, que la confisca como propia y en la que escribe sus poemas, con elegancia y maestría: *L'amour dedicace à l'amour / Les jours sans pluie...*

Moro, se inscribe en la angosta lista de escritores que como Nabokov, Conrad o Brodsky, logran celebridad escribiendo excelsamente en un idioma extranjero. Víctima de una leucemia irreparable, Moro muere en Lima, en 1956.

El otro César, el gran César Vallejo (1892), como el mismo dice nació *un día que Dios estuvo enfermo*. Provinciano y pobre, experimenta muy joven, 112 días de prisión por alterar el orden público, lo que marca su ruta de solidaridad con los de abajo. Militante comunista, visita tres veces la Unión Soviética y se enfrasca en una defensa frontal del lado de la Republica Española, cuya trágico desenlace lo registra en su clásico *España, aparta de mí este cáliz*. Contrariamente a Moro, Vallejo alcanza notoriedad temprana cuando publica a sus 27 años, *Los Heraldos negros* y a sus treinta *Trilce*.

Los dos césares, habitan Paris, en el mismo periodo, pero no se cruzan, porque cada cual tiene sendero de vida diferente y, en mi criterio, arrastran hasta la capital francesa, las brechas sociales que existían en el Perú de antaño. Como Moro, Vallejo también canta a la lluvia

*Me moriré en Paris, con aguacero/ un día del cual tengo ya el recuerdo/
Me moriré en Paris – y no me corro-/tal vez un jueves, como es hoy, de otoño...*

Vallejo, murió en la clínica del Boulevard de Arago, con la lluvia del Viernes Santo 24 de Marzo de 1938. Sus restos reposan en el cementerio parisino de Montparnase , bajo una



Académie des sciences d'outre-mer

lápida que dice: *He nevado tanto , para que duermas*, recuerdo de su viuda Georgette, quien con ayuda de André Coyné recogió póstumamente su obra poética que lo catapultó como la referencia más elevada de la poesía latinoamericana del siglo pasado.

Como se anota, el intercambio no planeado de exilios a ambos costados del Atlántico, provoca “ la fascinación mutua que se alimenta de ecos y de discordancias ”, pero que arroja el saldo positivo que se refleja en las obras maestras fabricadas por estos y aquellos vagabundos por los paraísos imaginarios que los unos encuentran en Europa y los otros en la América Latina.

Carlos-Antonio Carrasco